

L'APOLOGIE (ET L'EXHORTATION) A DIOGNETE (SC 33^{BIS})

Cet écrit d'un anonyme du II^e s. est plus connu sous le nom d'*Épître à Diognète* et est traditionnellement classé parmi les œuvres des Pères apostoliques. C'est pourtant un texte apologétique adressé à un païen qui souhaite des éclaircissements sur la foi chrétienne. L'unique manuscrit en fut découvert par un jeune clerc latin vers 1436 dans une poissonnerie de Constantinople parmi des papiers d'emballage¹. Hélas, il nous en manque deux passages dont l'un assez long, semble-t-il. L'apologie se divise en 4 parties :

1. **I-IV** : Introduction et critique des pratiques religieuses païennes et juives
2. **V-VI** : Définition du rôle des chrétiens dans le monde
3. **VII-IX** : Catéchèse sur le rôle du Verbe de Dieu dans la création, sur sa mission rédemptrice, et sur la doctrine chrétienne comme révélée selon le dessein divin.
4. **X-XII** : exhortation finale à la foi et à l'imitation de Dieu.

1. I-IV : Introduction et critique des pratiques religieuses païennes et juives

Au commencement de l'apologie, l'auteur rappelle les questions que lui a posées son interlocuteur païen sur le Dieu des chrétiens, le culte qu'ils lui rendent, leur mépris du monde, de la mort, des dieux grecs, et des « superstitions judaïques », l'amour qui règne entre eux, « peuple nouveau » au mode de vie lui aussi nouveau, le temps de l'accomplissement du dessein salvifique de Dieu (I, 1).

Vient ensuite une invitation à considérer « non seulement avec les yeux, mais aussi par la raison » (II, 1) la substance et la forme de ceux que les païens reconnaissent comme dieux. Ceux-ci ne sont que le produit de l'artisanat humain, « faits de matière corruptible » (II, 3). Quant aux sacrifices de sang et de graisse fumante qui leur sont offerts, ils démontrent également que ces idoles sont sans vie ; qui pourrait en effet supporter une telle odeur ?! (II, 8-9). Bref, « les Grecs manquent de bon sens » (III, 3).

Le Dieu des Chrétiens se distingue des dieux grecs, et « le culte chrétien de celui des juifs » (III, 1). Certes, à la différence des païens, les Juifs « s'abstiennent de l'idolâtrie » (III, 2) ; certes, ils croient « en un Dieu unique » qu'ils vénèrent « comme maître de l'univers » (III, 2), mais le culte qu'ils lui rendent est inadéquat parce qu'ils « présentent [leurs offrandes de sang, de graisse fumante et leurs holocaustes] à Dieu en s'imaginant qu'Il en a besoin » (III, 3). Leur foi donc, comme celle des Grecs, n'est pas raisonnable. De plus, leur ritualisme, que l'auteur juge scrupuleux, superstitieux, orgueilleux, hypocrite et ridicule (IV, 1), est, au sujet de la nourriture, une négation de l'entière bonté de la création de Dieu (IV, 2) ; au sujet du sabbat, une négation même de la bonté divine (IV, 3) ; au sujet de la circoncision, une vaine gloire (IV,4) ; au sujet de l'observation du cours des astres et de la lune pour l'organisation du temps liturgique, une impiété (IV, 5).

2. V-VI : Définition du rôle des Chrétiens dans le monde

Les Chrétiens, eux, ont un genre de vie tout à fait ordinaire qui ne cherche pas à se démarquer à tout prix de celui de leurs contemporains : « [Ils] ne se distinguent des autres hommes ni par le pays, ni par le langage, ni par les vêtements. Ils n'habitent pas de villes qui leur soient propres, ils ne se servent pas de quelque dialecte extraordinaire, leur genre de vie n'a rien de singulier » (V, 1-2).

Leur doctrine non plus n'a rien de farfelue et ne procède pas d'une invention humaine : « Ce n'est pas à l'imagination ou aux rêveries d'esprits agités que leur doctrine doit sa découverte ; ils ne se font pas, comme tant d'autres, les champions d'une doctrine humaine » (V, 3 ; cf. VII, 1-2).

¹Cf. SC 33, p. 6.

Pourtant, s'ils « se conforment aux usages locaux pour les vêtements, la nourriture et la manière de vivre », respectant donc ce que la culture de leur temps a de bon, ils ne versent pas dans le conformisme et savent manifester en outre « les lois extraordinaires et vraiment paradoxales de leur république spirituelle / manière de vivre [πολιτεία] » (V, 4). Leur différence vient de la façon dont ils abordent spirituellement les circonstances et les événements avec détachement et pureté de mœurs, montrant ainsi que leur véritable patrie est ailleurs :

Ils résident chacun dans sa propre patrie, mais comme des étrangers domiciliés. Ils s'acquittent de tous leurs devoirs de citoyens et supportent toutes les charges comme des étrangers². Toute terre étrangère leur est une patrie et toute patrie une terre étrangère. Ils se marient comme tout le monde, ils ont des enfants, mais ils n'abandonnent pas leurs nouveau-nés. Ils partagent tous la même table, mais non la même couche. Ils sont dans la chair, mais ne vivent pas selon la chair. Ils passent leur vie sur la terre, mais sont citoyens du ciel. V, 5-9

La valeur des Chrétiens se vérifie aussi de manière tout à fait remarquable par leur amour universel, qui dépasse la stricte justice et s'étend jusqu'à leurs ennemis :

Ils obéissent aux lois établies et leur manière de vivre l'emporte en perfection sur les lois. Ils aiment tous les hommes et tous les persécutent. On les méconnaît, on les condamne ; on les tue et par là ils gagnent la vie. Ils sont pauvres et enrichissent un grand nombre. Ils manquent de tout et ils surabondent en toutes choses. On les méprise et dans ce mépris ils trouvent leur gloire. On les calomnie et ils sont justifiés. On les insulte et ils bénissent. On les outrage et ils honorent. Ne faisant que le bien, ils sont châtiés comme des scélérats. Châtiés, ils sont dans la joie comme s'ils naissaient à la vie. Les juifs leur font la guerre comme à des étrangers ; ils sont persécutés par les Grecs et ceux qui les détestent ne sauraient dire la cause de leur haine. V, 10-17

Vient alors une comparaison, inspirée de la philosophie stoïcienne et devenue célèbre, entre les Chrétiens dans le monde et l'âme dans le corps, ainsi que le rôle irremplaçable qu'ils y tiennent pour le bien de celui-ci :

En un mot, ce que l'âme est dans le corps, les Chrétiens le sont dans le monde. L'âme est répandue dans tous les membres du corps comme les Chrétiens dans les cités du monde. L'âme habite dans le corps et pourtant elle n'est pas du corps, comme les Chrétiens habitent dans le monde mais ne sont pas du monde. Invisible, l'âme est retenue prisonnière dans un corps visible : ainsi les Chrétiens, on voit bien qu'ils sont dans le monde, mais le culte qu'ils rendent à Dieu demeure invisible. La chair déteste l'âme et lui fait la guerre, sans en avoir reçu de tort, parce qu'elle l'empêche de jouir des plaisirs : de même le monde déteste les Chrétiens qui ne lui font aucun tort, parce qu'ils s'opposent à ses plaisirs. L'âme aime cette chair qui la déteste, et ses membres, comme les Chrétiens aiment ceux qui les détestent. L'âme est enfermée dans le corps : c'est elle pourtant qui maintient le corps ; les Chrétiens sont comme détenus dans la prison du monde : ce sont eux pourtant qui maintiennent le monde. Immortelle, l'âme habite une tente mortelle : ainsi les Chrétiens campent dans le corruptible, en attendant l'incorruptibilité céleste. L'âme devient meilleure en se mortifiant par la faim et la soif : persécutés, les Chrétiens de jour en jour se multiplient toujours plus. Si noble est le poste que Dieu leur a assigné, qu'il ne leur est pas permis de désertir. VI

3. VII-IX : Rôle du Verbe de Dieu (création, rédemption) et doctrine chrétienne

Rappel est fait que la doctrine chrétienne vient non des hommes, mais de Dieu ; elle « n'a pas une origine terrestre [...] n'est pas l'invention d'un mortel, ni [...] une dispensation [οικονομία] de mystères humains » (VII, 1) ; avec en outre cette précision que Dieu, « Tout-Puissant [...] Créateur de toutes choses [...] Invisible, [...] l'envoyant du haut des cieux, a établi chez les hommes la Vérité, le Verbe saint et incompréhensible et l'a affermi dans leurs cœurs » (VII, 2). Ce Verbe qui constitue en lui-même toute la tradition chrétienne n'est pas un subordonné de Dieu comme les anges, « mais bien l'Artisan [τεχνιτης] et l'Organisateur [δημιουργος³] de l'univers » (VII, 2).

²Texte cité par le CEC au n° 2240 sous cet entête : « La soumission à l'autorité et la coresponsabilité du bien commun exigent moralement le paiement des impôts, l'exercice du droit de vote, la défense du pays ».

³Termes employés dans la lettre aux Hébreux (He 11, 10), mais appliqués à Dieu.

Le Verbe envoyé par Dieu n'a pas reçu mission d'exercer sur les hommes « la tyrannie, la terreur et l'épouvante » (VII, 3) ; sa mission procède de l'amour divin pour les hommes :

En toute clémence et douceur, comme un roi envoie le roi son fils, Dieu l'a envoyé comme le Dieu qu'il était, il l'a envoyé comme il convenait qu'il le fût pour les hommes – pour les sauver, par la persuasion, non par la violence »: il n'y a pas de violence en Dieu. Il l'a envoyé pour nous appeler à lui, non pour nous accuser : il l'a envoyé parce qu'il nous aimait, non pour nous juger. VII, 4-5

Le martyr enduré avec vaillance et sa fécondité spirituelle sont assurément l'une des preuves que le Verbe a été affermi dans le cœur des chrétiens :

Ne vois-tu pas qu'on jette les Chrétiens aux bêtes pour leur faire renier le Seigneur et qu'ils ne se laissent pas vaincre ? Ne vois-tu pas que plus on fait de martyrs, plus les Chrétiens se multiplient par ailleurs ? De tels exploits ne peuvent passer pour l'œuvre de l'homme: ils sont les effets de la puissance de Dieu, ils sont la preuve manifeste de son avènement. VII, 7-9

Dieu s'est donné à connaître par son Verbe ; la révélation qu'Il a faite de lui-même dépasse de loin toute la réflexion philosophique antérieure : « Y eut-il jamais, parmi les hommes, quelqu'un qui ait su ce qu'est Dieu, avant qu'il ne fût venu lui-même ? » (VIII, 1 ; cf. VIII, 11). L'auteur de l'apologie n'hésite pas à fustiger « les vanités et les sottises de ces beaux-parleurs de philosophes » (VIII, 2), « ces charlatans » (VIII, 4). Leurs erreurs sur Dieu le pousse peut-être à un certain fidéisme quand il déclare : « La foi [...] seule a reçu le privilège de voir Dieu » (VIII, 6).

Le dessein salvifique de Dieu, « son sage projet » (VIII, 10), confié au Verbe, son Enfant (VIII, 9), s'est accompli au temps fixé par Dieu de toute éternité, « préparé dès l'origine » (VIII, 11), « disposé en lui-même avec son Enfant » (IX, 1). Quel était ce dessein ? Rendre l'homme participant des bienfaits divins (VIII, 11). Pourquoi cependant avoir différé son accomplissement ? « Nullement parce que [Dieu] éprouvait un malin plaisir à nous voir pécher » (IX, 1). Si Dieu tolérait l'iniquité des hommes, il ne l'approuvait pas, mais il voulait que l'homme soit « convaincu [...] de son impuissance à obtenir la vie » (IX, 6), sache combien il est misérable sans Dieu, combien il est incapable d'accéder par lui-même au royaume de Dieu, et en vienne à soupirer après « la puissance de Dieu » (IX, 1) et sa bonté (IX, 2). Et l'auteur de s'enthousiasmer :

Quelle surabondance de la bonté pour les hommes et de l'amour divins ! Il ne nous a pas haïs, il ne nous a pas repoussés, ni tenu rancune, mais au contraire il a longtemps patienté, il nous a supportés. Nous prenant en pitié, il a assumé lui-même nos propres péchés ; il a livré lui-même son propre Fils en rançon pour nous, livrant le saint pour les criminels, l'innocent pour les méchants, le juste pour les injustes, l'incorruptible pour les corrompus, l'immortel pour les mortels. [...] Ô doux échange, opération impénétrable, ô bienfaits inattendus : le crime du grand nombre est enseveli dans la justice d'un seul et la justice d'un seul justifie un grand nombre de criminels. IX, 2.5

Cette contemplation de la bonté divine, manifestée dans la création et dans l'œuvre du Verbe incarné en vue de l'homme⁴, a des implications très concrètes : elle doit susciter dans le cœur de l'homme un abandon confiant et serein envers Dieu, « nourricier, père, maître, conseiller, médecin, intelligence, lumière, honneur, gloire, force, vie » (IX, 6). Si donc Diognète embrasse la foi, la joie emplira son cœur (X, 3), il sera embrasé d'amour pour Dieu et deviendra « un imitateur de Sa bonté » (X, 4) et accédera au vrai bonheur qui ne se trouve ni dans le pouvoir, ni dans la violence, ni dans les richesses (X, 5). La charité envers autrui ouvre dès ici-bas les portes de la gloire céleste qui elle désolidarise de « l'imposture et de l'égarément du monde » (X, 7) et donne à comprendre pourquoi les martyrs sont restés fidèles à leurs convictions jusqu'à l'extrême :

Celui qui prend sur soi le fardeau de son prochain et qui, dans le domaine où il a quelque supériorité, veut en faire bénéficier un autre moins fortuné, celui qui donne libéralement à ceux qui en ont

⁴X, 2 : « Dieu a aimé les hommes : pour eux il a créé le monde ; il leur a soumis tout ce qui est sur la terre ; il leur a donné la raison et l'intelligence ; à eux seuls il a permis d'élever les regards vers le ciel ; il les a formés à son image ; il leur a envoyé son Fils unique ; il leur a promis le royaume des cieux qu'il donnera à ceux qui l'auront aimé ».

besoin les biens qu'il détient pour les avoir reçus de Dieu, devenant ainsi un dieu pour ceux qui les reçoivent, celui-là est un imitateur de Dieu. Alors, quoique séjournant sur la terre, tu contempleras Dieu régnant dans la cité céleste, tu commenceras à parler des mystères de Dieu, alors tu aimeras et admireras ceux qui sont torturés parce qu'ils ne veulent pas renier Dieu.

De se savoir ainsi tellement aimé par Dieu conduit à vouloir mieux le connaître pour encore mieux l'aimer, parler de Lui, et transmettre fidèlement « la tradition des Apôtres » (XI, 6) « par amour pour la révélation » (XI, 8) reçue : « Qui, en effet, dûment instruit et engendré par la bienveillance du Verbe, ne s'empresse pas d'apprendre pleinement tout ce que le Verbe a clairement enseigné à ses disciples ? » (XI, 2). De la sorte, le Verbe « renaît toujours jeune dans le cœur des saints » (XI, 4) et donne à connaître ses secrets (XI, 7). Il y a donc une continuité entre la mission du Verbe et la mission de l'Église, pourvu que soient respectées « les règles de la foi » et « les bornes des Pères » (XI, 5 ; cf. Pr. 22, 28), c'est-à-dire en langage moderne l'enseignement du Magistère, dont les normes sont la Loi, les Prophètes, les Évangiles, la tradition des Apôtres (XI, 6).

L'œuvre que le Verbe réalise dans chaque cœur fait de lui comme un nouvel Éden, « un jardin de délices » (XII, 1), et le rend fort pour garder intègre sa foi : « Ève n'est plus séduite, mais demeurant vierge, proclame sa foi » (XII, 8)⁵. Cette œuvre, il la réalise également pour toute l'Église qui, par lui, « s'enrichit » ; de la sorte, « la grâce, s'épanouissant, se multiplie dans les saints, conférant l'intelligence, dévoilant les mystères, révélant la répartition des temps »⁶ (XI, 4). La gnose chrétienne n'a rien d'esotérique, le Verbe a parlé ouvertement (XI, 2), mais l'approfondissement subjectif des mystères révélés est affaire de grâce. À l'origine, ce qui a tué l'homme et l'a soustrait à la connaissance de Dieu, « ce n'est pas l'arbre de la science [γνωσις] » – l'auteur évite pour son propos de parler de « science du bien et du mal » comme en Gn 2, 17 – mais « la désobéissance » de l'homme (XII, 2). La science, la vraie gnose, Dieu veut nous la donner, car cette science, c'est le Verbe lui-même ; c'est pourquoi, l'auteur souhaite à Diognète de la posséder : « Que la science s'identifie à ton cœur ; que le Verbe de vérité, reçu en toi, devienne ta vie » (XII, 7) ; « le Verbe [en effet] se plaît à enseigner les saints » (XII, 9).

⁵Cf. 2 Co 11, 2-3.

⁶C'est-à-dire « les “moments” de l'histoire auxquels la volonté de Dieu confère un rôle déterminé dans l'exécution de son plan de salut », SC 33, p. 234, note 2.